Une charge de la cavalerie française.

A ce moment, j'ai une angoisse : L'odeur. On la sent et on ne peut pas s'y tromper : elle décèle un cadavre. Et peut-être qu'il va se figurer justement...

Il me semble qu'il a tout d'un coup senti le signe, le pauvre appel lamentable du mort.

Mais il ne dit rien, il va, il continue sa marche solitaire, il disparaît au tournant.

— Hier, me dit Paradis, il est venu ici même avec sa gamelle pleine de riz qu'il n'voulait plus manger. Comme par un fait exprès, c'couillon-là, il s'est arrêté là et zig!... le v'là qui fait un geste et parle de jeter le reste de son manger par-dessus le talus, juste à l'endroit où était l'autre. C'te chose-là, j'ai pas pu l'encaisser, mon vieux, j'y ai empoigné l'abatis au moment où i' foutait son riz en l'air et l'riz a dégouliné ici, dans la tranchée. Mon vieux, il s'est r'tourné vers moi, furieux, tout rouge : « Qu'est-ce qui t'prend, t'est pas en rupture, des fois ?» qu'i' m'dit. J'avais l'air d'un con, et j'y bafouillé j'sais pas quoi, que j'l'avais pas fait exprès. Il a haussé les épaules et m'a regardé comme un p'tit coq. Il est parti en ram'nant : « Non, mais tu l'as vu, qu'il a dit à Montreuil qui était là, tu parles d'un gourdé ! » Tu sais qu'i' n'est pas patient le p'tit client, et j'avais beau grogner : « Ça va, ça va », i' ram'nait; et j'étais pas content, tu comprends, parce que dans tout ça, j'avais tort, tout en ayant raison.

Nous remontons ensemble en silence.

Nous rentrons dans la guitoune où les autres sont réunis. C'est un ancien poste de commandement, et elle est spacieuse.

Au moment de s'y enfoncer, Paradis prête l'oreille.

— Nos batteries donnent bougrement depuis une heure, tu trouves pas, hein ?

Je comprends ce qu'il veut dire, j'ai un geste vague :

— On verra, mon vieux, on verra bien !

— Eh attention ! fait brusquement Paradis. V'là qu'on crie dans la tranchée. Vous entendez pas ? C'est-i' pas « alerte ! » qu'on crie ?

— Alerte ! T'es pas fou ?

A peine a-t-on dit cela qu'une ombre s'insinue dans l'entrée basse de notre guitoune et crie :

— Alerte, la 22e ! En armes !

Un coup de silence. Puis, quelques exclamations.

— Je l'savais bien, murmure Paradis entre ses dents, et il se traîne sur les genoux, vers l'orifice de la taupinière où nous gisons.

Ensuite, les paroles s'arrêtent. On est devenus muets. A la hâte, on se redresse à demi. On s'agite, pliés ou agenouillés; on boucle les ceinturons; des ombres de bras se lancent de côté et d'autre; on fourre des objets dans les poches. Et on sort pêle-mêle, en tirant derrière soi les sacs par les courroies, les couvertures, les musettes.

Dehors, on est assourdi. Le vacarme de la fusillade a centuplé, et nous enveloppe, sur la gauche, sur la droite et devant nous. Nos batteries tonnent sans discontinuer.

— Tu crois qu'ils attaquent ? hasarde une voix.

— Est-ce que j'sais ! répond une autre voix, brièvement, avec irritation.

Les mâchoires sont serrées. On avale ses réflexions. On se dépêche, on se bouscule, on se cogne, en grognant sans parler.

Un ordre se propage :

— Sac au dos !

— Il y a contre-ordre..., crie un officier qui parcourt la tranchée à grandes enjambées, en jouant des coudes.

Le reste de sa phrase disparaît avec lui.

Contre-ordre ! Un frisson visible a parcouru les files, un choc au cœur fait relever les têtes, arrêter tout le monde dans une attente extraordinaire.

Mais non : c'est contre-ordre seulement pour les sacs. Pas de sac; la couverture roulée autour du corps, l'outil à la ceinture.

On déboucle les couvertures, on les arrache, on les roule. Toujours pas de paroles, chacun à l'œil fixe, la bouche comme impétueusement fermée.

Les caporaux et les sergents, un peu fébriles, vont ça et là, bousculant la hâte muette où les hommes se penchent :

— Allons, dépêchez-vous ! Allons, allons, qu'est-ce que vous faites ! Voulez-vous vous dépêcher, oui ou non ?

Un détachement de soldats portant comme insigne des haches croisées sur la manche, se frayent passage et, rapidement, creusent des trous dans la paroi de la tranchée. On les regarde de côté en achevant de s'équiper.

— Qu'est-ce qu'ils font, ceux-là ?

— C'est pour monter.

On est prêt. Les hommes se rangent toujours en silence, avec leur couverture en sautoir, la jugulaire du casque au menton, appuyés sur leurs fusils. Je regarde leurs faces crispées, pâles, profondes...

La fin du jour répand une sombre lumière grandiose sur cette masse forte et intacte de vivants dont une partie seulement vivra jusqu'à la nuit. Il pleut — toujours de la pluie qui se colle dans mes souvenirs à toutes les tragédies de la grande guerre. Le soir se prépare, ainsi qu'une vague menace glacée; il va tendre devant les hommes son piège grand comme le monde.

* * *

De nouveaux ordres se colportent de bouche en bouche. On distribue des grenades enfilées dans des cercles de fil de fer. « Que chaque homme prenne deux grenades ! »

Le commandant passe. Il est sobre de gestes, en petite tenue, sanglé, simplifié. On l'entend qui dit :

— Y a du bon, mes enfants. Les Boches foutent le camp. Vous allez bien marcher, hein ?

Des nouvelles passent à travers nous, comme du vent :

— Il y a les Marocains et la 21e Compagnie devant nous. L'attaque est déclenchée à notre droite.

On appelle les caporaux chez le capitaine. Ils reviennent avec des brassées de ferraille. Bertrand me palpe. Il accroche quelque chose à un bouton de ma capote. C'est un couteau de cuisine.

— Je mets ça à ta capote, me dit-il.

Il me regarde, puis s'en va, cherchant d'autres hommes.

On attend, au fond de l'espace pluvieux, martelé de coups, et sans bornes autres que la lointaine canonnade immense. Bertrand a achevé sa distribution et revient. Quelques soldats se sont assis, et il en est qui bâillent.

Un homme arrive en courant et parle à Bertrand. Bertrand se tourne alors vers nous.

— Allons-y, dit-il, c'est à nous.

Tous s'ébranlent à la fois. On pose le pied sur les degrés préparés par les sapeurs et, coude à coude, on s'élève hors de l'abri de la tranchée et on monte sur le parapet.

Bertrand est debout sur le champ en pente. D'un coup d'œil rapide, il nous embrasse. Quand nous sommes tous là, il dit :

— Allons, en avant !

Les voix ont une drôle de résonnance. Ce départ s'est passé très vite, inopinément, on dirait, comme dans un songe. Pas de sifflements dans l'air. Parmi l'énorme rumeur du canon, on distingue très bien ce silence extraordinaire des balles autour de nous...

On descend sur le terrain glissant et inégal, avec des gestes automatiques, en s'aidant parfois du fusil agrandi de la baïonnette. L'œil s'accroche machinalement à quelque détail de la pente, à ses terres détruites qui gisent, à ses rares piquets décharnés qui pointent, à ses épaves dans des trous. C'est incroyable de se trouver debout en plein jour sur cette descente où quelques survivants se rappellent s'être coulés dans l'ombre avec tant de précautions, où les autres n'ont hasardé que des coups d'œil furtifs à travers les créneaux.

Non... il n'y a pas de fusillade contre nous. La large sortie du bataillon hors de la terre a l'air de passer inaperçue ! Cette trêve est pleine d'une menace grandissante, grandissante. La clarté pâle nous éblouit.

Le talus, de tous côtés, s'est couvert d'hommes qui se mettent à dévaler en même temps que nous. A droite se dessine la silhouette d'une compagnie qui gagne le ravin par le boyau 97, un ancien ouvrage allemand en ruines.

Nous traversons nos fils de fer par les passages. On ne tire pas encore sur nous. Des maladroits font des faux pas et se relèvent. On se reforme de l'autre côté du réseau, puis on se met à dégringoler la pente un peu plus vite : une accélération instinctive s'est produite dans le mouvement. Quelques balles arrivent alors entre nous.

Bertrand nous crie d'économiser nos grenades, d'attendre au dernier moment.

Mais le son de sa voix est emporté : Brusquement, devant nous, sur toute la largeur de la descente, de sombres flammes s'élancent en frappant l'air de détonations épouvantables.

En ligne, de gauche à droite, des fusants sortent du ciel, des explosifs sortent de la terre. C'est un effroyable rideau qui nous sépare du monde, nous sépare du passé et de l'avenir.

On s'arrête, plantés au sol, stupéfiés par la nuée soudaine qui tonne de toutes parts; puis un effort simultané soulève notre masse et la rejette en avant, très vite. On trébuche, on se retient les uns aux autres, dans de grands flots de fumée.

On voit, avec de stridents fracas et des cyclones de terre pulvérisée, vers le fond où nous nous précipitons pêle-mêle, s'ouvrir des cratères, çà et là, à côté les uns des autres, les uns dans les autres. Puis on ne sait plus où tombent les décharges. Des rafales se déchaînent si monstrueusement retentissantes qu'on se sent annihilé par le seul bruit de ces averses de tonnerre, de ces grandes étoiles de débris qui se forment en l'air. On voit, on sent passer près de sa tête des éclats avec leur cri de fer rouge dans l'eau.

A un coup, je lâche mon fusil, tellement le souffle d'une explosion m'a brûlé les mains. Je le ramasse en chancelant et repars tête baissée dans la tempête à lueurs fauves, dans la pluie écrasante des laves, cinglé par des jets de poussier et de suie. Les stridences des éclats qui passent vous font mal aux oreilles, vous frappent sur la nuque, vous traversent les tempes, et on ne peut retenir un cri lorsqu'on les subit. On a le cœur soulevé, tordu par l'odeur soufrée. Les souffles de la mort nous poussent, nous soulèvent, nous balancent.

On bondit; on ne sait pas où on marche. Les yeux clignent, s'aveuglent et pleurent. Devant nous, la vie est obstruée par une avalanche fulgurante, qui tient toute la place.

C'est le barrage. Il faut passer dans ce tourbillon de flammes et ces horribles nuées verticales. On passe. On est passé, au hasard; j'ai vu, çà et là, des formes tournoyer, s'enlever et se coucher, éclairées d'un brusque reflet d'au-delà.

J'ai entrevu des faces étranges qui poussaient des espèces de cris, qu'on apercevait sans les entendre dans l'anéantissement du vacarme.

Un brasier avec d'immenses et furieuses masses rouges et noires tombait autour de moi, creusant la terre, l'ôtant de dessous mes pieds, et me jetant de côté comme un jouet rebondissant.

Je me rappelle avoir enjambé un cadavre qui brûlait, tout noir, avec une nappe de sang vermeil qui grésillait sur lui, et je me souviens aussi que les pans de la capote qui se déplaçait près de moi avaient pris feu et laissaient un sillon de fumée. A notre droite, tout au long du boyau 97, on avait le regard attiré et ébloui par une file d'illuminations affreuses, serrées les unes contre les autres comme des hommes.

— En avant!

Maintenant, on court presque. On en voit qui tombent tout d'une pièce, la face en avant, d'autres qui échouent, humblement, comme s'ils s'asseyaient par terre. On fait de brusques écarts pour éviter les morts allongés, sages et raides, ou bien cabrés, et aussi, pièges plus dangereux, les blessés qui se débattent et qui s'accrochent.

Le Boyau International!

On y est. Les fils de fer ont été déterrés avec leurs longues racines en vrille, jetés ailleurs et enroulés, balayés, poussés en vastes monceaux par le canon. Entre ces grands buissons de fer humides de pluie, la terre est ouverte, libre.

Le boyau n'est pas défendu. Les Allemands l'ont abandonné, ou bien une première vague est déjà passée.

L'intérieur est hérissé de fusils posés le long du talus. Au fond, des cadavres éparpillés. Du fouillis de la longue fosse émergent des mains tendues hors de manches grises à parements rouges et des jambes bottées. Par

Infanterie Anglaise en repos dans un village Français.

places, le talus est renversé, la boiserie hachée; tout le flanc de la tranchée crevé, submergé d'un indescriptible mélange.

En d'autres endroits, béent des puits ronds. J'ai gardé surtout de ce moment-là la vision d'une tranchée bizarrement en guenilles, recouverte de loques multicolores : pour confectionner leurs sacs de terre, les Allemands s'étaient servi de draps, de cotonnades, de lainages à dessins bariolés, pillés dans quelque magasin de tissus d'ameublement. Tout ce méli-mélo de lambeaux de couleurs, déchiquetés, effilochés, pend, claque, flotte et danse aux yeux.

On s'est répandu dans le boyau. Le lieutenant, qui a sauté de l'autre côté, se penche et nous appelle en criant et en faisant des signes :

— Ne restons pas là. En avant! Toujours en avant!

On escalade le talus du boyau en s'aidant des sacs, des armes, des dos qui y sont entassés. Dans le fond du ravin, le sol est labouré de coups, comblé d'épaves, fourmillant de corps couchés. Les uns ont l'immobilité des choses; les autres sont agités de remuements doux ou convulsifs. Le tir de barrage continue à accumuler ses infernales décharges en arrière de nous, à l'endroit où nous l'avons franchi. Mais là où nous sommes, au pied de la butte, c'est un point mort pour l'artillerie.

Vague et brève accalmie. On cesse un peu d'être sourds. On se regarde. Il y a de la fièvre aux yeux, du sang au pompettes. Les souffles ronflent et les cœurs tapent dans les poitrines.

On se reconnaît, confusément, à la hâte, comme si dans un cauchemar on se retrouvait un jour face à face, au fond des rivages de la mort. On se jette, dans cette éclaircie d'enfer, quelques paroles précipitées..

Le fond du ravin est traversé. L'autre versant se dresse. On l'escalade à la file indienne, par un escalier ébauché dans la terre.

— Attention !

C'est un soldat qui, arrivé à la moitié de l'escalier, frappé aux reins par un éclat d'obus venu de là-bas, tombe, comme un nageur, décoiffé, les deux bras en avant. On distingue la silhouette informe de cette masse qui plonge dans le gouffre; j'entrevois le détail de ses cheveux épars au-dessus du profil noir de sa figure.

On débouche sur la hauteur.

Un grand vide incolore s'étend devant nous. On ne voit rien d'abord qu'une steppe crayeuse et pierreuse, jaune et grise à perte de vue. Aucun flot humain ne précède le nôtre; en avant de nous, personne de vivant, mais le sol est peuplé de morts : des cadavres récents qui imitent encore la souffrance ou le sommeil, des débris anciens déjà décolorés et dispersés au vent, presque digérés par la terre.

Dès que notre file lancée, cahotée, émerge, je sens que deux hommes près de moi sont frappés, deux ombres sont précipitées à terre, roulent sous nos pieds, l'une avec un cri aigu, l'autre en silence comme un bœuf. Un autre disparaît dans un geste de fou, comme s'il avait été emporté.

On se resserre instinctivement en se bousculant en avant, toujours en avant; la plaie, dans notre foule, se referme toute seule.

L'adjudant s'arrête, lève son sabre, le lâche, et s'agenouille; son corps agenouillé se penche en arrière par saccades, son casque lui tombe sur les talons, et il reste là, la tête nue, face au ciel. La file s'est fendue précipitamment dans son élan, pour respecter cette immobilité.

Mais on ne voit plus le lieutenant. Plus de chefs, alors... Une hésitation retient la vague humaine qui bat le commencement du plateau. On entend dans le piétinement le souffle rauque des poumons.

— En avant ! crie un soldat quelconque.

Alors tous reprennent en avant, avec une hâte croissante la course à l'abîme.

— Où est Bertrand? gémit péniblement une des voix qui courent en avant.

— Là ! Ici...

Il s'était, en passant, penché sur un blessé, mais il quitte rapidement cet homme qui lui tend les bras et a l'air de sangloter.

C'est au moment où il nous rejoint qu'on entend devant nous, sortant d'une espèce de bosse, le tac-tac de la mitrailleuse. C'est un moment angoissant, plus grave encore que celui où nous avons traversé le tremblement de terre incendié du barrage. Cette voix bien connue nous parle nettement et effroyablement dans l'espace. Mais on ne s'arrête plus.

— Avancez ! Avancez !

L'essoufflement se traduit en gémissements rauques et on continue à se jeter sur l'horizon.

— Les Boches ! J'les vois - dit tout à coup un homme.

— Oui.. Leurs têtes, là, au-dessus de la tranchée... C'est là qu'est la tranchée, c'te ligne. C'est tout près. Ah ! les vaches !

On distingue en effet de petites calottes grises qui montent puis s'interceptent au ras du sol, à une cinquantaine de mètres, au delà d'une bande de terre noire sillonnée et bossuée.

Un sursaut soulève ceux qui forment à présent le groupe où je suis. Si près du but, indemnes jusque-là, n'y arrivera-t-on pas. Si, on y arrivera! On fait de grandes enjambées. On n'entend plus rien. Chacun se lance devant soi, attiré par le fossé terrible, raidi en avant, presque incapable de tourner la tête à droite ou à gauche.

On a la notion que beaucoup perdent pied et s'affaissent à terre. Je fais un saut de côté pour éviter la baïonnette brusquement érigée d'un fusil qui dégringole.

Tout près de moi, Farfadet, la figure en sang, se dres-

Effets d'un raid des zeppelins en Angleterre.

se, me bouscule, se jette sur Volpatte qui est à côté de moi et se cramponne à lui; Volpatte plie et, continuant son élan, le traîne quelques pas avec lui, puis il le secoue et s'en débarrasse, sans le regarder, sans savoir qui il est, en lui jetant d'une voix entrecoupée, presque asphyxiée par l'effort :

— Lâche-moi, lâche-moi.... Tout à l'heure, on t'ramassera. T'en fais pas.

L'autre s'effondre, et sa figure enduite d'un masque vermillon, d'où toute expression a été arrachée, se tourne de côté et d'autre — tandis que Volpatte, déjà loin, répète machinalement entre ses dents : «T'en fais pas», l'œil fixé en avant, sur la ligne.

Une nuée de balles gicle autour de moi, multipliant les arrêts subits, les chutes retardées, révoltées, gesticulantes, les plongeons faits d'un bloc avec tout le fardeau du corps, les cris, les exclamations sourdes, rageuses, désespérées ou bien les «han!» terribles et creux où la vie entière s'exhale d'un coup. Et nous qui ne sommes pas encore atteints, nous regardons en avant, nous marchons, nous courons, parmi le jeu de la mort qui frappe au hasard dans toute notre chair.

Les fils de fer. Il y en a une zone intacte. On la tourne. Elle est éventrée d'un large passage profond; c'est un collosal entonnoir formé d'entonnoirs juxtaposés, une fantastique bouche de volcan creusée là par le canon.

Le spectacle de ce bouleversement est stupéfiant. Il semble vraiment que cela est venu du centre de la terre. L'apparition d'une pareille déchirure des couches du sol aiguillonne notre ardeur d'assaillants et d'aucuns ne peuvent s'empêcher de s'écrier, avec un sombre nochement de tête, en ce moment où les paroles s'arrachent difficilement des gorges :

— Ah ! zut alors, qu'est-ce qu'on leur a f... là ! ah ! zut !

Poussés comme par le vent, on monte et on descend, au gré des vallonnements et des monceaux terreux, dans cette brèche démesurée du sol qui fut fouillé, noirci, cautérisé par les flammes acharnées. La glèbe se colle aux pieds. On s'en arrache avec rage. Les équipements, les étoffes qui tapissent le sol mou, le linge qui s'y est répandu hors des musettes éventrées, empêchent qu'on ne s'embourbe et on a soin de jeter le pied sur ces dépouilles quand on saute dans les trous ou qu'on escalade les monticules.

Derrière nous, des voix nous poussent :

— En avant, les gars, en avant !

— Tout le régiment est derrière nous, crie-t-on.

On ne se retourne pas pour voir, mais cette assurance électrise encore notre ruée.

Il n'y a plus de casquettes visibles derrière les talus de la tranchée dont on approche. Des cadavres d'Allemands s'égrènent devant — entassés comme des points ou étendus comme des lignes. On arrive. Le talus se précise avec ses formes sournoises, ses détails: les créneaux... On en est prodigieusement, incroyablement près...

Quelque chose tombe devant nous. C'est une grenade. D'un coup de pied, le caporal Bertrand la renvoie si bien qu'elle saute en avant et va éclater juste sur la tranchée.

C'est sur ce coup heureux que l'escouade aborde le fossé.

Pépin s'est précipité à plat ventre. Il évolue autour d'un cadavre. Il atteint le bord, il s'y enfonce. C'est lui qui est entrée le premier. Fouillade, qui fait de grands gestes et crie, bondit dans le creux presque au moment où Pépin s'y coule... J'entrevois — le temps d'un éclair — toute une rangée de démons noirs, se baissant et s'accroupissant pour descendre sur le faîte du talus, au bord du piège noir.

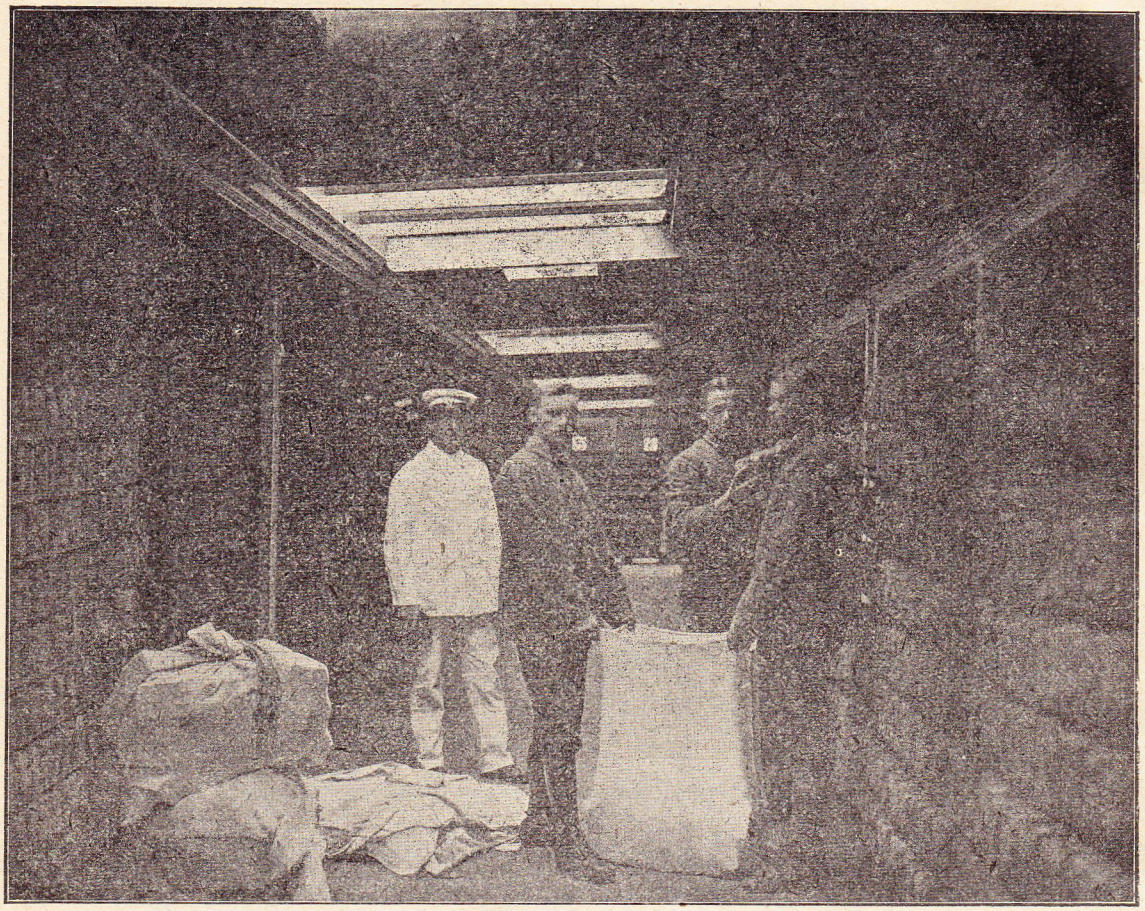
Une salve terrible nous éclate à la figure, à bout portant, jetant devant nous une subite rampe de flammes tout le long de la bordure de terre. Après un coup d'étourdissement, on se secoue et on rit aux éclats, diaboliquement : la décharge a passé trop haute. Et aussitôt, avec des exclamations et des rugissements de délivrance, nous glissons, nous roulons, nous tombons vivants dans le ventre de la tranchée !

* * *

Une fumée incompréhensible nous submerge. Dans le gouffre étranglé, je ne vois d'abord que des uniformes bleus. On va dans un sens puis dans l'autre, poussés les uns par les autres, en grondant, en cherchant. On se retourne, et, les mains embarrassées par le couteau, les grenades et le fusil, on ne sait pas d'abord quoi faire.

— I's sont dans leurs abris, les vaches ! vocifère-t-on.

De sourdes détonations ébranlent le sol : ça se passe



Comment les Boches expédient le pain au front.

sous terre, dans les abris. On est tout à coup séparé par des masses monumentales d'une fumée si épaisse qu'elle vous applique un masque et qu'on ne voit plus rien. On se débat comme des noyés, au travers de cette atmospère ténébreuse et âcre, dans un morceau de nuit. On bute contre des récifs d'êtres accroupis, pelotonnés, qui saignent et crient, au fond. On entrevoit à peine les parois toutes droites ici, et faites de sacs de terre en toile blanche — qui est déchirée partout comme du papier. Par moments, la lourde buée tenace se balance et s'allège, et on revoit grouiller la cohue assaillante.... Arraché au poussiéreux tableau, une silhouette de corps à corps se dessine sur le talus dans une brume, et s'affaisse, s'enfonce.

J'entends quelques grêles «Kamerad !» émanant d'une bande à têtes hâves et à vestes grises acculée dans un coin qu'une déchirure immensifie. Sous le nuage d'encre, l'orage d'hommes reflue, monte dans le même sens, vers la droite, avec des ressauts et des tourbillonnements, le long de la sombre jetée défoncée.

* * *

Et soudain, on sent que c'est fini. On voit, on entend, on comprend que notre vague qui a roulé ici à travers les barrages n'a pas rencontré une vague égale, et qu'on s'est replié à notre venue. La bataille humaine a fondu devant nous. Le mince rideau de défenseurs s'est émietté dans les trous où on les prend comme des rats, ou bien où on les tue. Plus de résistance : du vide, un grand vide. On avance, entassés, comme une file terrible de spectateurs.

Et ici, la tranchée est toute foudroyée. Avec ses murs blancs écroulés, elle semble en cet endroit l'empreinte vaseuse, amollie, d'un fleuve anéanti dans ses berges pierreuses avec, par places, le trou plat et arrondi d'un étang tari aussi; et au bord sur le talus et sur le fond, traîne un long glacier de cadavres, — et tout cela s'emplit et déborde des flots nouveaux de notre troupe déferlante. Dans la fumée vomie par les abris et l'air ébranlé par les explosions souterraines, je parviens sur une masse compacte d'hommes accrochés les uns aux autres qui tournoient dans un cirque élargi.

Au moment où nous arrivons, la masse tout entière s'effondre, ce reste de bataille agonise; je vois Blaire s'en dégager, le casque pendant au cou par la jugulaire, la figure écorchée, et il pousse un hurlement sauvage. Je heurte un homme qui est cramponné là à l'entrée d'un abri. S'effaçant devant la trappe noire béante et traîtresse, il se retient de la main gauche au montant. De la droite, il balance pendant plusieurs secondes une grenade. Elle va éclater... Elle disparaît dans le trou. L'engin a explosé aussitôt arrivé, et un horrible écho humain lui a répondu dans les entrailles de la terre. L'homme saisit une autre grenade.

Un autre, avec une pioche ramassée là, frappe et fracasse les montants de l'entrée d'un autre abri. Un affaissement de la terre se produit et l'entrée se trouve obstruée. On voit plusieurs ombres qui piétinent et gesticulent sur ce tombeau.

L'un, l'autre... Dans la bande vivante qui jusqu'ici, jusqu'à cette tranchée tant poursuivie, est arrivée en lambeaux, après s'être heurtée aux obus et aux balles invincibles lancés à sa rencontre, je reconnais mal ceux que je connais, comme si tout le reste de la vie était devenu tout d'un coup très lointain. Quelque chose les pétrit et les change. Une frénésie les agite tous et les fait sortir d'eux-mêmes.

— Pourquoi qu'on s'arrête ici? dit l'un, grinçant des dents.

— Pourquoi qu'on s'en va pas jusqu'à l'autre me demande le deuxième plein de fureur. Maintenant qu'on est v'nu, en quelques bonds, on y s'rait!

— Moi aussi, j'veux continuer.

Recrutement des volontaires à Londres, au pied du monument Nelson.

— Moi aussi ! Ah ! les vaches !...

Ils se secouent comme des drapeaux, portant comme de la gloire leur chance d'avoir survécu, implacables, débordants, enivrés, d'eux-mêmes.

On stagne, on piétine dans l'ouvrage conquis, cette étrange voie en démolition qui serpente dans la plaine et qui va de l'inconnu à l'inconnu.

— Avancez à droite !

Alors on continue à s'écouler dans un sens. Sans doute c'est un mouvement combiné là-haut, là-bas, par les chefs. On foule des corps mous dont quelques-uns remuent et changent lentement de place, et d'où sortent à la hâte des ruisseaux et des cris. Des cadavres sont entassés en long, en travers, comme des poutres et des décombres, sur des blessés, font effort sur eux, les étouffent les étranglent et leur prennent leur vie. Je pousse, pour passer, un torse égorgé dont le cou est une source de sang gémissant.

On ne rencontre plus, dans le cataclysme des terres effondrées ou dressées et des débris massifs, par-dessus le grouillement des blessés et des morts qui bougent ensemble, à travers la mouvante forêt de fumée implantée dans la tranchée et sur toute la zone environnante que des faces enflammées, sanglantes de sueur, aux yeux étincelants. Des groupes ont l'air de danser en brandissant leurs couteaux. Ils sont joyeux, immensément rassurés, féroces.

L'action s'éteint insensiblement. Un soldat dit :

— Alors, qu'est-ce qu'on a à faire, maintenant?

Elle se rallume soudain en un point : à une vingtaine de mètres dans la plaine, vers un circuit que fait le talus gris, un paquet de coups de fusil crépite et jette ses brûlures éparses autour d'une mitrailleuse qui, enterrée, crache par intermittences, et semble se débattre.

Sous l'aile charbonneuse d'une sorte de nimbus bleuâtre et jaune, on voit des hommes qui cernent la fulgurante machine et se resserrent sur elle. Je distingue, près de moi, la silhouette de Mesnil Joseph qui, tout debout, sans chercher à se dissimuler, se dirige sur le point où des suites saccadées d'explosions aboient.

Une détonation jaillit d'un coin de la tranchée, entre nous deux. Joseph s'arrête, oscille, se baisse, et s'abat sur un genou. Je cours à lui, il me regarde venir.

— Ce n'est rien: la cuisse.... Je peux ramper tout seul.

Il semble devenu sage, enfantin, docile. Il ondule doucement vers le creux...

J'ai encore dans les yeux, exactement, le point d'où s'est allongé le coup de feu qui l'a atteint. Je me glisse là, par la gauche, en faisant un détour.

Personne. Je ne rencontre qu'un des nôtres qui cherche comme moi. C'est Paradis.

Nous sommes bousculés par des hommes qui portent sur l'épaule ou sous le bras des pièces de fer de toutes formes. Ils encombrent la sape et nous séparent.

— La mitrailleuse est prise par la septième ! crie-t-on. A n'gueul'ra plus. Elle était enragée : sale bête- sale bête!

— Qu'est ce qu'il y a à faire, maintenant ?

— Rien.

On demeure là, pêle-mêle. On s'assoit. Les vivants ont cessé de haleter, les mourants finissent de râler, environnés de fumées et de lumières, et du fraces du canon, roulant à tous les bouts du monde. On ne sait plus où on en est. Il n'y a plus de terre, ni de ciel, il n'y a toujours qu'une espèce de nuage. Un premier temps d'arrêt se dessine dans le drame du chaos. Il se fait un ralentissement universel des mouvements et des bruits. Et la canonnade diminue, et c'est plus loin, maintenant, qu'elle secoue le ciel comme une toux. L'exaltation s'apaise, il ne reste plus que l'infinie fatigue qui remonte et nous noie, et l'attente infinie qui recommence.

* * *

Où est l'ennemi? Il a laissé des corps partout et on a vu des rangées de prisonniers; là-bas, encore, il s'en profile une, monotone, indéfinie et toute fumeuse sur le ciel sale. Mais le gros semble s'être dissipé au loin. Quelques obus nous arrivent ici, là, maladroitement; on s'en moque. On est délivré, on est tranquille, on est seul, dans cette sorte de désert où des immensités de cadavres aboutissent à une ligne de vivants.

La nuit est venue. La poussière s'est envolée, mais elle a fait place à la pénombre et à l'ombre, sur le désordre de la foule étirée en longueur. Les hommes se rapprochent, s'asseyent, se lèvent, marchent appuyés ou accrochés les uns aux autres. Entre les abris bloqués par des

mêlées de morts, on se groupe, on s'accroupit. Quelques-uns ont posé leur fusil par terre et vaquent aux abords de la fosse, les bras ballants; de près, on voit qu'ils sont noircis, brûlés, les yeux rouges, et balafrés de boue. On ne parle guère, mais on commence à chercher.

On aperçoit des brancardiers dont les silhouettes découpées cherchent, s'inclinent, s'avancent, cramponnés deux à deux à leurs longs fardeaux. Là-bas, à notre droite, on entend des coups de pioche et de pelle.

J'erre au milieu de ce sombre tohu-bohu.

Dans un endroit où le talus de la tranchée, écrasé par le bombardement, forme une pente douce, quelqu'un est assis. Un vague éclairement règne encore. La calme attitude de cet homme, qui regarde devant lui et pense, me semble sculpturale et me frappe. Je le reconnais en me penchant. C'est le caporal Bertrand.

Il tourne la figure vers moi et je sens qu'il me sourit dans l'ombre avec son sourire réfléchi....

* * *

Je suis désigné pour accompagner Joseph Mesnil au Poste de Secours des Pylônes. Le sergent Henriot me donne livraison du blessé et me remet le billet d'évacuation.

Je m'achemine avec Joseph qui, un peu plus pâle que de coutume et toujours taciturne, marche tout doucement. De temps en temps, on le voit s'arrêter, la figure crispée. Nous suivons les boyaux.

Un bonhomme paraît tout d'un coup. C'est Volpatte, qui dit :

— J'vais aller avec vous jusqu'au bas de la côte.

Désœuvré, il manie une magnifique canne torse et secoue dans sa main comme des castagnettes la précieuse paire de ciseaux qui ne le quitte jamais.

Nous sortons tous trois du boyau quand la pente du terrain permet de le faire sans danger de balles — puisque le canon ne donne pas. Aussitôt dehors, nous heurtons un rassemblement. Il pleut. A travers les jambes lourdes plantées comme des arbres tristes, dans la brume, sur la plaine bise, on aperçoit un mort.

Volpatte se faufile jusqu'à la forme horizontale autour de laquelle attendent ces formes verticales. Alors, il se retourne violemment et nous crie :

— C'est Pépin !

— Ah ! dit Joseph qui est déjà presque défaillant.

Il s'appuie sur moi. Nous nous approchons. Pépin, allongé, a les pieds et les mains tendus, crispés, et sa figure sur qui coule la pluie est tuméfiée, tannée et affreusement grise...

— Un de moins à l'escouade ! dit Volpatte, tandis que nous nous en allons.

Nous nous trouvons maintenant en haut du ravin, à l'endroit où commence le plateau que notre charge a parcouru éperdument, hier au soir, et qu'on ne reconnaît pas.

Cette plaine, qui m'avait alors donné l'impression d'être toute de niveau et qui, en réalité, se penche est un extraordinaire charnier. Les cadavres y foisonnent. C'est comme un cimetière dont on aurait enlevé le dessus.

Des bandes le parcourent identifiant les morts de la veille et de la nuit, retournant les restes, les reconnaissant à quelque détail, malgré leurs figures. Un de ces chercheurs, agenouillé, retire de la main d'un mort une photographie déchiquetée, effacée, un portrait tué.

Des fumées noires d'obus montent en volutes, puis détonent sur les horizons, au loin; des armées de corbeaux balayent le ciel de leur vaste geste pointillé.

En bas, parmi la multitude des immobiles, voici, reconnaissables à leur usure et leur effacement, des zouaves, des tirailleurs et des légionnaires de l'attaque de mai.

L'extrême bord de nos lignes se trouvait alors au bois de Berthonval, à cinq ou six kilomètres d'ici. Dans cet assaut, qui a été un des plus formidables de la guerre et de toutes les guerres, ils étaient parvenus d'un seul élan, en courant, jusqu'ici. Ils formaient alors un point trop avancé sur l'onde d'attaque et ils ont été pris de flanc par les mitrailleuses qui se trouvaient à droite et à gauche des lignes dépassées.

Il y a des mois que la mort leur a crevé les yeux et dévoré les joues — mais même dans leurs restes disséminés, dispersés par les intempéries et déjà presque en cendres, on reconnaît les ravages des mitrailleuses qui les ont détruits, leur trouant le dos et les reins, les hachant en deux par le milieu.

A côté de têtes noires et cireuses de momies égyptiennes, grumeleuses de larves et de débris d'insectes, où des blancheurs de dents pointent dans des creux; à côté de pauvres moignons assombris qui pullulent là, comme un champ de racines dénudées, on découvre des crânes nettoyés, jaunes, coiffés de chéchias de drap rouge dont la housse grise s'effrite comme du papyrus.

Des fémurs sortent d'amas de loques agglutinées par de la boue rougeâtre, ou bien, d'un trou d'étoffes effilochées et enduites d'une sorte de goudron, émerge un fragment de colonne vertébrale. Des côtes parsèment le sol comme de vieilles cages cassées, et, auprès, surnagent des cuirs mâchurés, des quarts et des gamelles transpercés et aplatis.

Autour d'un sac haché, posé sur des ossements et sur une touffe de morceaux de drap et d'équipements, des points blancs sont régulièrement semés; en se baissant, on voit que ce sont les phalanges de ce qui, là, fut un cadavre.

Parfois, des renflements allongés — car tous ces morts sans sépulture finissent tout de même par entrer dans le sol — un bout d'étoffe seulement sort, indiquant qu'un être humain s'est anéanti en ce point du monde.

Les Allemands qui, hier, étaient ici, ont abandonné sans les ensevelir leurs soldats à côté des nôtres — ainsi qu'en témoignent ces trois cadavres putréfiés l'un sur l'autre, l'un dans l'autre — avec leurs calottes grises dont le bord rouge est caché par une sangle grise, leurs vestes gris jaune, leurs figures vertes.

Je cherche les traits de l'un d'eux: depuis les profondeurs de son cou jusqu'au touffes de cheveux collés au bord de son calot; il présente une masse terreuse, la figure changée en fourmilière — et deux fruits pourris à la place des yeux. L'autre, vide, sec, est aplati sur le ventre, le dos en loques quasi flottant, les mains, les pieds et la face enracinés dans le sol.

— Regardez ! Il est récent, celui-ci....

Au milieu de la plaine, au fond de l'air pluvieux et glacé, au milieu de ce lendemain blême d'une orgie de massacre, c'est une tête plantée par terre, une tête exsangue et humide, avec une lourde barbe.

Un des nôtres: le casque est à côté. Les paupières enflées laissent voir un peu de la morne faïence de ses yeux et une lèvre luit comme une limace dans la barbe obscure. Sans doute, il est tombé dans un trou d'obus qu'un autre obus a comblé, l'enterrant jusqu'au cou.

— Je ne le reconnais pas, dit Joseph qui s'avance très lentement et s'exprime avec peine.

— Moi, je le reconnais, répond Volpatte.

— C'barbu-là? fait la voix blanche de Joseph.

— I' n'a pas de barbe. Tu vas voir.

Accroupi, Volpatte passe l'extémité de sa canne sous le menton du cadavre et détache une sorte de pavé de boue où la tête s'enchâssait et qui semblait une barbe. Puis il ramasse le casque du mort, l'en coiffe, et il lui tient un instant devant les yeux les deux anneaux de ses fameux ciseaux, de manière à imiter des lunettes.

— Ah ! nous écrions-nous alors, c'est Cocon !

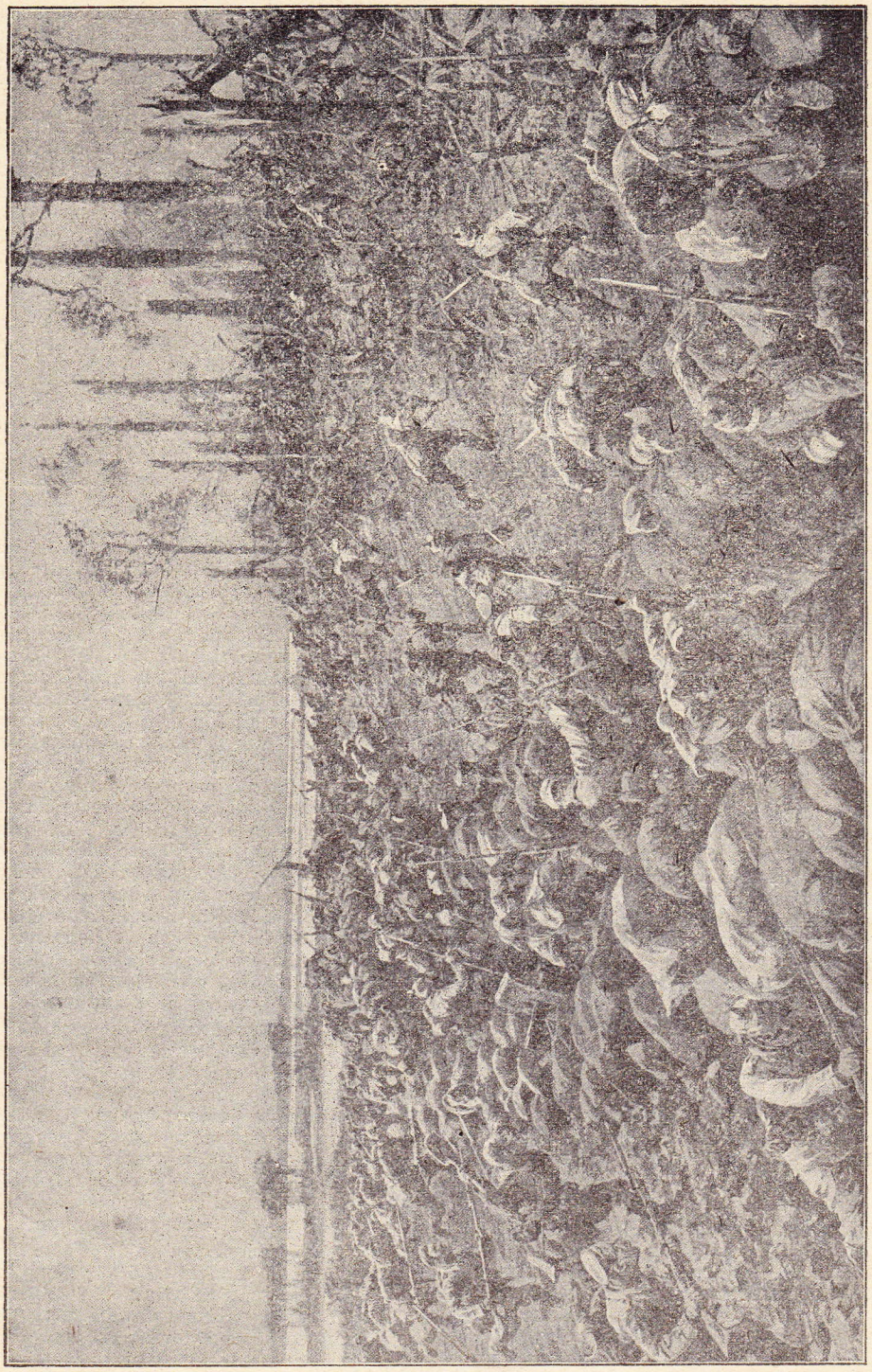
— Ah !

Quand on apprend ou qu'on voit la mort d'un de ceux qui faisaient la guerre à côté de vous et qui vivaient exactement de la même vie, on reçoit un choc direct dans la chair avant même de comprendre. C'est vraiment presque un peu son propre anéantissement qu'on apprend tout d'un coup. Ce n'est qu'après qu'on se met à regretter.

Nous regardons cette tête hideuse de jeu de massacre, cette tête massacrée qui déjà efface cruellement le souvenir. Encore un compagnon de moins... On reste là autour de lui, intimidés.

— C'était...

On voudrait parler un peu. On ne sait pas quoi dire qui soit assez grave, assez important, assez vrai.



Attaque des Boches.

— Venez, articule avec effort Joseph, accaparé tout entier par sa brutale souffrance physique. J'ai pas assez de force pour m'arrêter tout le temps.

Nous quittons le pauvre Cocon, avec un dernier regard écourté, presque distrait.

— On peut pas s'figurer.... dit Volpatte.

...Non, on ne peut pas se figurer. Toutes ces disparitions à la fois excédent l'esprit. Il n'y a plus assez de survivants. Mais on a une vague notion de la grandeur de ces morts. Ils ont tout donné; ils ont donné, petit à petit, toute leur force, puis, finalement, ils se sont donnés, en bloc. Ils ont dépassé la vie, leur effort a quelque chose de surhumain et de parfait.

* * *

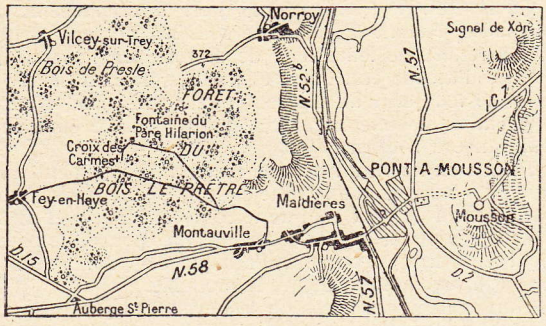
LE BOIS LE PRETRE

C'est dans le secteur de St-Mihiel, là, où le front décrit une large courbe en pays français, que se trouve le Bois le Prêtre.

Ce fut un lieu, où les soldats ont souffert tous les martyres. Le poilu Jacques Dieterlen nous en raconte le récit tragique (1). Nous nous permettons d'en emprunter quelques pages des plus émouvantes.

(1) Jacques Dieterlen : « Le Bois Le Prêtre ». Edition Hachette et Cie. Paris.

« Dominant de ses 372 mètres de haut toute cette plaine de la Woëvre Méridionale, à l'entrée de laquelle il semblait protéger la vieille forteresse de Toul contre les



attaques de Metz, le bois Le Prêtre avait bien l'air d'une sentinelle avancée, promenant, du Quart-en-Réserve, sa vue sur tout le pays environnant, commandant la gare d'Arnaville par où passait le ravitaillement de Thiaucourt et de Saint-Mihiel, et défendant le passage de la Moselle, image vivante de ce chardon, emblème de la Lorraine, auquel «celui qui s'y frotte s'y pique».

Jamais, dans ce petit coin de pays, l'ennemi ne put s'avancer plus loin; jamais il ne fut entièrement maître du bois Le Prêtre, dans lequel il s'était caché après avoir été repoussé aux combats de Mamey les 25 et 27 septembre 1914. Puis il s'était ancré, avait fortifié la colline du Quart-en-Réserve d'une façon formidable, comprenant qu'il valait mieux pour lui se blottir sous terre au fond des forêts, que de se heurter en plaine aux baïonnettes françaises. Et là, pendant plus de dix mois, lutta férocement la division de forteresse de Toul, pour reprendre pied à pied la forêt dans laquelle l'ennemi poursuivait sa lutte sourde de mines et de sapes.

Ah! ils enrageaient parfois les fantassins français de se sentir écrasés dans ce bois étroit où l'on pouvait à peine se retourner, où il fallait se terrer, se cacher dans des tranchées boueuses, où l'on mettait des semaines et des semaines à conquérir quelques pouces de terrain, où les baïonnettes avaient peine à se mouvoir et où l'admirable élan des régiments se brisait dans le fouillis des branches, et l'enchevêtrement des fils de fer barbelés.

Ils enrageaient de ne pouvoir se déplier en belles lignes comme sur les autres points du front, pour courir à toute allure, crier à pleine voix, et brandir leurs longues armes aiguës, dont l'ennemi avait si peur.

Ce qu'ils auraient voulu, c'eût été une grande charge où l'on court dans la plaine en hurlant, comme à Valmy, et non pas ces attaques sourdes, quasi silencieuses, cette guerre de mines, où l'on craignait toujours d'être tué par quelque explosion, ou par la chute d'une torpille aérienne.

Et, l'ennemi qui s'avançait en rampant, tuant les sentinelles cachées dans les trous d'obus et faisant feu sur les brancardiers allant relever les blessés.

Ah! qu'ils la maudissaient cette guerre dans les tranchées étroites et enchevêtrées du sombre bois. Comme ils se sentaient mal à l'aise lorsqu'ils y entraient, et que les premières exhalaisons de chair pourrie les surprenaient.

Et cette lutte quasi journalière avec un ennemi qui ne vous laissait pas une minute de repos: ces petites attaques par section, plus meurtrières que les grandes, pour reconquérir un bout de boyau perdu: ces mines, ces sapes, ces camouflets et ces torpilles aériennes, ces grands crapouillots à ailettes, qui tombaient sans que l'on pût y prendre garde, ces contre-attaques nocturnes, ces fusillades continuelles, et ce bombardement qui semblait ne jamais vouloir cesser, cette boue, cette eau jaunâtre, et ces cadavres et encore ces cadavres...

A chaque séjour dans le bois, c'étaient de nouveaux combats pour prendre un morceau de tranchée dont l'ennemi s'emparait ensuite et qu'il fallait reprendre.

Le repos, il y en avait peu, car lorsqu'on n'attaquait pas, c'était l'ennemi qui sortait de ses tranchées, s'avançant en criant, prenait un boyau d'où on le chassait aussitôt. C'est ainsi que des hommes faits prisonniers par les Allemands se virent délivrés quelques heures après.

De longues lignes de tranchées bien droites n'existaient pas non plus. L'ennemi se trouvait parfois établi sur trois côtés, entourant presque la position. Alors il fallait attaquer pour s'ouvrir un passage, ou délivrer une unité encerclée. On lançait une section ou deux, on se heurtait à des mitrailleuses solidement abritées, et toute l'attaque était à recommencer.

Lorsqu'un bataillon manquait d'hommes, il recevait presque immédiatement du renfort qui venait du dépôt et montait directement combler les vides des compagnies qui se battaient dans le bois.

C'est ainsi que les unités furent complétées jusqu'à trois ou quatre fois pendant un seul séjour au bois Le Prêtre.

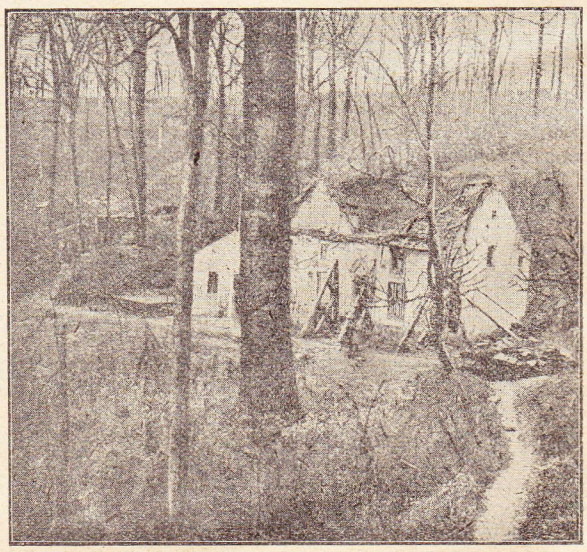
Le bombardement était intolérable en raison de la proximité de l'ennemi; il ne durait pas longtemps, mais les gros obus français éclataient si près des tranchées, en déversant de telles pluies de pierres et de troncs d'arbres, qu'ils étaient parfois aussi meurtriers que ceux qui venaient de l'adversaire.

Dormir était presque impossible dans ce bois où les contre-attaques vous surprenaient toutes les nuits, et où l'on était réveillé par une violente fusillade aussitôt que, rompu de fatigue, on s'était assoupi.

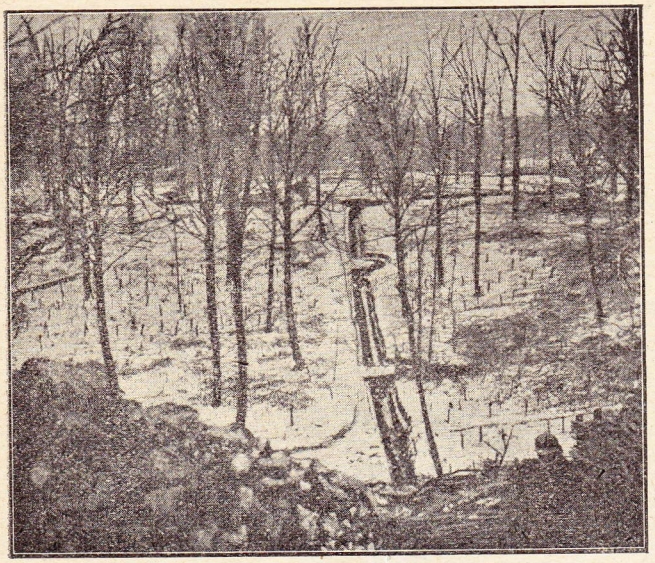
L'eau jaunâtre, la boue épaisse, les cadavres que l'on ne pouvait déblayer, et qui s'amoncelaient toujours plus, les mines, les attaques journalières, les continuelles fusillades nocturnes, tel était le bois Le Prêtre.

Lorsque la division y arriva, à la fin de l'année 1914, personne n'avait encore creusé de tranchées dans le bois. Quelques combats de patrouille s'y étaient livrés pendant la bataille de Mamey, et l'on pouvait voir encore çà et là, dans la partie du bois voisine de l'Auberge Saint-Pierre, de petits tertres avec une croix surmontée d'un képi ou d'une couronne fanée. Plus bas, des tombes allemandes sur les croix desquelles on lisait, écrites au crayon-encre, des lettres à demi-effacées: « Hier ruhen drei Grenadiere »... Tout cela était fruste, fait rapidement dans la hâte de ne pas s'en aller avant d'avoir donné une sépulture à ces quelques patrouilleurs qui s'étaient rencontrés dans le bois.

A mi-côté du Quart-en-Réserve, qui est la partie supérieure et gauche du bois, les Allemands avaient établi une grande haie qui barrait toute la forêt et derrière laquelle ils travaillaient à creuser leurs boyaux et leurs tranchées fortifiées. C'est à quelque cent mètres de cette haie, qu'une compagnie de la division commença les premières tranchées, puis, par des sapes et des boyaux, se rapprocha peu à peu de l'ennemi jusqu'à n'être plus éloigné de lui que de quelques mètres à peine; et c'est alors que débuta cette lutte de tranchées presque journalière, cette guerre de mines pour disputer le Quart-en-Réserve et la Croix des Carmes à un ennemi qui s'y était formidablement retranché, lutte incessante qui fit de ce bois, ancien domaine des évêques de Toul, si grand avec ses chênes séculaires, ses beaux hêtres droits et lisses, si touffus avec ses futaies et ses taillis impénétrables, et



L'ermitage du Père Hilaire au bois Le Prêtre.



Vue sur les tranchées du Mouchon au bois le Prêtre,

réputé si giboyeux, un coin de terre hideux, labouré, déraciné et pourri, un immense charnier humain.

Les combats se poursuivirent ainsi pendant tout l'hiver, meurtriers, pénibles pour les hommes ayant à se frayer un chemin dans le fouillis des branches et le bouleversement du sol pour s'emparer d'un morceau de tranchée ou d'un blockhaus. Alors les sections se heurtaient à des retranchements formidables, et revenaient presque décimées.

On creusait une mine que l'ennemi faisait aussitôt sauter par un camouflet; on la recommençait, on s'établissait dans l'entonnoir formé par l'explosion, pour sauter à son tour quelques jours après.

Et par-dessus tout cela la pluie, l'horrible pluie qui remplissait les boyaux dans lesquels les hommes pataugeaient et vivaient de longs jours jusqu'à ce qu'enfin ils fussent relevés par une autre unité qui reprenait à son tour la suite des combats, continuait la sape commencée, relevait les abris éboulés, et ramassait les cadavres que le bombardement avait amassés par endroits.

Le Bois Le Prêtre; parfois il prenait des aspects tragiques, au déclin du jour, lorsque la masse sombre de sa colline se détachait au loin sur un ciel gris, que les gros nuages lourds semblaient le frôler, et que la plaine même paraissait noire. Il s'animait alors, devenait quelque chose de vivant, et lorsque la nuit une fusée lumineuse éclairait tout à coup l'espace. On le voyait surgir brusquement, s'estomper fortement sur le ciel, tout crépitant de coups de fusil et traversé de lueurs.

Il était vraiment vivant, lorsque, pendant les longs bombardements, sa terre était secouée, que ses arbres étaient projetés en l'air comme des fêtus de paille, que son sol se creusait, tremblait, ainsi qu'un immense volcan, et qu'il rugissait sourdement comme s'il eût contenu dans ses profondeurs quelque cyclope enseveli, prenant plaisir à se jouer de toutes les faibles créatures humaines qui s'agitaient sur lui.

Alors, des avant-postes de la plaine, on pouvait le voir, éclairé par les lueurs vives des éclatements, grondant sourdement sous le bombardement, et l'on était rempli d'un sentiment de crainte pour ce monstre vivant.

Il semblait même qu'il était impossible à des hommes de résister au milieu de tout ce vacarme, sous cette pluie de fer et de feu.

Et pourtant, dans ce bois qui paraissait un enfer, calmement accoudés aux créneaux, le doigt sur la détente du fusil, épiant l'ennemi à travers la fente du bouclier, les soldats de l'héroïque division assistaient, impassibles, à ce tumulte, défiant par leur sang-froid les masses hurlantes de l'ennemi...

Qu'ils étaient grands alors, dans le crépitement des fusillades, restant à leur poste sous les rafales d'artillerie, arrêtant, de leurs feux de salves bien nourris, les vagues d'assaut ennemies, et, blessés, faisant encore le coup de feu jusqu'au moment où ils tombaient épuisés.

Quelle était cette rage à se battre? Quelle était cette endurance à souffrir ?

Jamais on ne vit un homme reculer. Tous étaient d'autant plus enragés que la lutte était plus âpre. Ils se cramponnaient à ce petit coin de terre avec frénésie et se faisaient tuer plutôt que de céder quelques pouces de boyau. Pour eux, il n'y avait pas d'attaque trop dure, de boue trop épaisse, ou de tranchée imprenable.

Tous étaient des héros ou le devenaient par cette ambiance, par cette contagion à laquelle même les plus lâches ne pouvaient se soustraire. Jeunes ou vieux, réservistes ou «bleuets», chefs ou soldats, tous luttaient ainsi que des démons. Emportés par cette fièvre héroïque, par ce désir de faire toujours mieux, d'être toujours plus braves, ils eussent conquis tout le bois d'un élan, si la Mort n'était venue par moments les arrêter lâchement, dans leur course héroïque à la Gloire.

Combien, exaltés par cette ivresse magnifique s'élançaient à l'assaut, recevaient tout à coup une balle, chancelaient, tournoyaient sur eux-mêmes, puis s'abattaient lourdement sur le sol qu'ils semblaient ravir à l'ennemi dans leur étreinte mortelle...

Et lorsqu'ils faisaient face aux assauts de l'adversaire, défendant pied à pied un morceau de tranchée, à genoux sur un barrage de sacs de terre ou sur un camarade mort, faisait feu avec un sang-froid imperturbable, rechargeant leur arme, et tirant, encore, jusqu'au moment où ils tombaient en arrière, bouchant l'entrée du boyau de leurs corps, sur lesquels un autre homme venait s'agenouiller, tirer à son tour, et faire reculer l'ennemi, arrêté dans sa charge par cette barrière de héros morts.

* * *

Il avait dû être joli autrefois, le bois Le Prêtre avec ses vallons verdoyants, ses coteaux tournés vers la Moselle, et sa jolie fontaine du Père Hilarion.

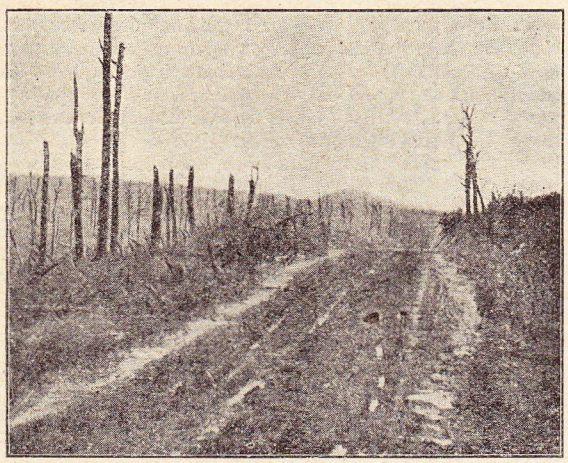
Il avait dû être grand avec ses chênes séculaires, ses futaies impénétrables.

Il avait dû être heureux, lorsque les Mussipontains venaient se promener, les soirs d'été sous ses ombrages.

Hélas ! depuis la Grande Guerre, son nom n'est plus prononcé qu'avec terreur; le paysan, qui le voit au loin dominant son village, le regarde d'un œil sombre; les mères y pensent avec angoisse, parce qu'il a englouti le corps de leur fils; et l'enfant devant qui l'on en parle vous met un doigt sur la bouche: son père y fut tué.

L'horrible forêt ! Nom à jamais maudit de l'histoire! Lieu tragique où l'homme n'entrait qu'en baissant la tête,

Les cagnos au Ravin des Carrières au bois Le Prêtre.



Chemin qui séparait les positions ennemies.

comme les grands bœufs que l'on mène à l'abattoir.

En as-tu englouti des vies humaines, sinistre bois! Ton sol n'est-il pas rassasié de cadavres; tes futaies ne sont-elles pas assez pourries de chair et de sang, tes arbres ne sont-ils pas assez déchiquetés et calcinés ?

Et pourtant, il n'était point grand, le bois Le Prêtre. On eût pu le traverser en quelques minutes depuis l'auberge Saint-Pierre jusqu'à la route de Norroy..

Il n'était pas grand non plus le Quart-en-Réserve.

Mais pour ceux qui s'y battirent, qui employèrent des semaines et des semaines à creuser une sape pour avancer de quelques mètres, pour ceux qui durent conquérir l'un après l'autre les terribles blockhaus dont il était fortifié, il parut immense et formidable.

Des hommes y passèrent des mois et des mois, et pourtant, aucun d'eux ne sut jamais où le bois finissait, ou quelle en était la longueur.

Que leur importait ?

Ils résistaient et souffraient en silence, comprenant que leur souffrance était utile; et le souvenir de tel petit champ de l'Ile-de-France, ou de tel carré de vigne de la Champagne les préoccupait beaucoup plus que ce qu'il y avait de l'autre côté du bois.

Ils connaissaient bien leur tranchée; les boyaux qui y conduisaient; ils connaissaient mieux encore leur petit gourbi, les fissures du toit par où l'eau coulait, la petite niche dans la terre pour mettre la bougie, la meilleure place, l'endroit où la paille était le moins mouillée.

Mais leurs connaissances ne s'étendaient pas plus loin. Ils se seraient perdus s'ils avaient dû aller dans les tranchées qu'occupait la compagnie voisine.

Ils étaient ainsi faits. Ils se laissaient mener. Ils accomplissaient tout ce qu'on leur demandait. On pouvait exiger d'eux n'importe quel effort, leur réclamer n'importe quel sacrifice. Ils grognaient un peu, mais le faisaient.

Héros de l'abnégation et du devoir, ils ignoraient les actes grandioses qu'ils accomplissaient. On les eût félicités qu'ils eussent demandé pourquoi. Leur courage était calme et simple. Leur héroïsme était pur et presque inconscient. Ils s'étaient fait une vie de souffrir, de lutter, de résister. Et parfois, leur pauvre corps devait être bien las parce qu'ils se taisaient et leurs visages se crispaient sous la douleur.

Ils avaient appris à souffrir en silence, lorsque leurs pieds gelaient peu à peu, qu'ils devenaient noirs, qu'ils les brûlaient tellement qu'ils les mettaient à nu dans la neige....

Ils avaient appris à souffrir en silence, lorsqu'ils grelottaient de froid, pataugeant dans la boue glacée, et n'ayant rien à boire que leur café froid....

Parfois, la fièvre les prenait; ils claquaient des dents, mais ils se cramponnaient encore, refusaient de partir, jusqu'à ce qu'on les emmenât sur un brancard...

Ils étaient grands sans le savoir; ils ignoraient qu'ils étaient des héros.

On le leur eût appris qu'ils en auraient douté.

Ils pensaient n'avoir jamais vécu que cette vie-là. Ils pensaient là vivre toujours.

Rien ne les étonnait. Ils étaient prêts à tout.

Il n'y avait ni officier ni soldat. Tous, hommes et chefs, ne formaient qu'un même corps avec une même âme, et buvaient tous, indistinctement, à la coupe de la souffrance. On les eût pris pour des frères. L'officier partageait sa couverture avec l'homme; celui-ci offrait de la « gniole» à son chef. Les hommes même ne se distinguaient plus les uns des autres; les meilleures amitiés se formaient entre individus les plus disparates.

Il n'était point besoin d'ordres. Le chef demandait. Quand personne ne répondait à son appel, il partait le premier; tout le monde le suivait.

Il n'y avait pas de menaces. Elles eussent été inutiles. La valeur morale et le courage étaient les meilleurs signes de commandement. Les plus rebelles obéissaient; les plus farouches étaient désarmés.

Miracle inouï ! Ceux que les ennemis avaient baptisés des «loups» étaient des prodiges de douceur et de bienveillance.

On les eût vus à leur devoir, qu'on les eût à peine reconnus.

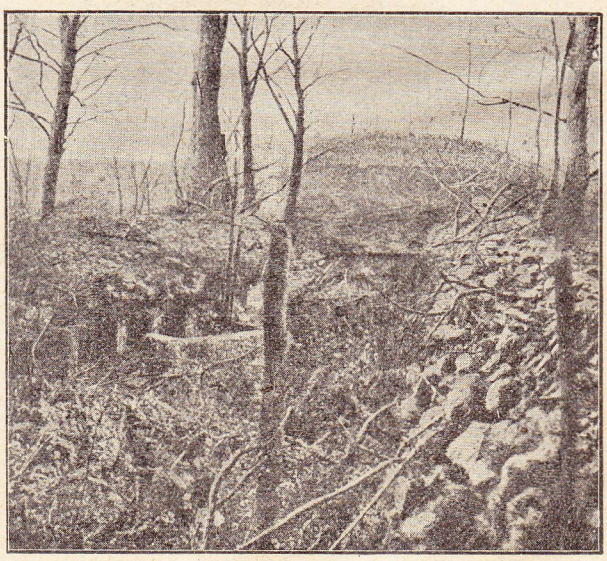
Il était beau et de superbe stature, le lieutenant M.... Ancien officier de dragons passé dans l'infanterie, il avait conservé cette prestance particulière des officiers de cavalerie. Lorsqu'il arrivait au rapport, au village de repos, le corps bien moulé dans sa vareuse bleu-ciel, ses longues jambes fines serrées dans ses bandes molletières, il avait un air de si grande distinction que tous les hommes le regardaient. Sa figure était extrêmement fine, en même temps que très énergique; ses yeux noirs étaient comme des flammes, et une fine petite moustache achevait de donner à ce visage un air calme et noble.

Il avait une façon si particulière de parler aux hommes, si douce, si affable, que tous étaient sous le charme de ses paroles. Il parlait à tout le monde, quel que fût le rang ou le grade de chacun, avec le même respect et la même aménité.

Et c'est ce que ses soldats aimaient en lui. L'homme ne veut pas être traité en inférieur, encore moins être méprisé; aussi avait-on des affections toutes particulières pour le lieutenant M..., parce qu'il avait pour ses soldats le même respect qu'il avait pour son colonel.

Il pouvait exiger d'eux ce qu'il voulait. On l'accomplissait, parce qu'on savait qu'il ne demandait rien que l'on ne pût faire.

Il comprenait la fatigue humaine; il voyait ses hom-



Le bois de Prêtre, hauteur 372. — A la crête de la hauteur le poste d'observation allemand.

Secteur "La Croix des Carmes,, au Bois le Prêtre.

mes souffrir, compatissait avec eux. Ceux-ci s'en apercevaient, et en aimaient leur chef d'autant plus.

Dans la lutte il était simple et calme. Enveloppé de son vaste imperméable qu'il mettait chaque fois qu'il était en première ligne, avec ses cartes et ses sacoches aux côtés, ses jumelles au cou, il s'adossait à la tranchée montait sur un sac pour dominer ses hommes, et commandait les feux de salves avec une telle douceur et un tel sang-froid, que tous en étaient rassurés par avance.

Il suffisait d'entendre sa voix, dans un moment d'affolement, pour recouvrer le calme.

Il suffisait de voir ce visage énergique et impassible pour être tout à fait tranquille. Dans les moments de repos, il passait dans la tranchée, parlait à chaque homme et mettait paternellement sa main sur les épaules des sentinelles qui étaient aux créneaux. Celles-ci se retournaient, reconnaissaient leur chef et souriaient. Tant qu'on le savait dans la tranchée, même aux moments les plus critiques, on n'avait rien à craindre.

Mélange admirable de grandeur et de générosité, de sénérité et d'héroïsme, il avait le culte de l'honneur comme les chevaliers du moyen âge.

Il se battait sans haine. Lorsqu'il avait affaire à des prisonniers, il les traitait avec générosité, et leur parlait sans dédain; il respectait ceux d'entre eux qui s'étaient bien défendus. Il ne se serait jamais permis de toucher à un ennemi désarmé, encore moins de l'insulter. Il avait toujours souhaité se battre à armes égales avec un officier allemand, comme dans les anciens tournois.

Un jour, le 10 avril 1915, dans l'après-midi, la compagnie attaqua au Quart-en-Réserve. Il partit en entraînant ses hommes, sauta le premier dans la tranchée ennemie, empoigna un fusil et fit simplement le coup de feu, le corps à moitié découvert, comme les hommes qui tiraient à ses côtés. Tout autour de lui, ses soldats tombaient, frappés au cœur, dans la bouche ou au front. Lui, le premier de ses hommes tira jusqu'au moment où il fut atteint par une balle en pleine poitrine.

Alors il tomba en arrière dit adieu à ses hommes autour de lui, râla quelques secondes puis mourut.

D'avant la mort, il resta ce qu'il avait été dans toute sa vie, un exemple vivant de simplicité noble. Il savait qu'il serait tué. «Un officier français, aimait-il à dire, doit être le premier de ses hommes, et, à cause de cela, il doit se faire tuer le premier.»

Il fit ce qu'il avait dit. Il considérait cela comme son devoir. Il ne rechercha pas la mort, pas plus qu'il eut l'idée de l'éviter. Il semblait ignorer qu'elle existât. Il tomba, parce que ses hommes tombaient autour de lui. Puisqu'il y avait des balles pour eux, il pouvait aussi y en avoir pour lui. Il ne valait pas plus qu'eux. Il l'avait souvent dit.

C'est pour cela qu'il pensait mourir.

Et c'est ainsi qu'il mourut.

Lorsque la guerre éclata, parmi les réservistes qui vinrent prendre leur place au régiment, arriva un jeune sous-lieutenant dans le joli uniforme des Saint Cyriens.

C'était un des jeunes aspirants de la promotion «Grande Revanche» que l'on avait versés en hâte dans quelques régiments. Il était très jeune : une figure très fine, avec de petits lorgnons.

A peine arrivé, son jeune âge, sa belle prestance, son uniforme particulier le firent aussitôt remarquer. Peu à peu, l'extrême distinction de ses manières, son parler toujours aimable, quoique énergique, le firent aimer.

Il y avait bien quelques vieux réservistes, gens des faubourgs, blasés et gouailleurs, qui raillaient son zèle, et se moquaient de l'exactitude avec laquelle il exécutait chacun des ordres qui lui étaient donnés. On lui reprochait de mener les hommes comme à la caserne, et de prendre les choses trop au sérieux. Mais ces quelques voix étaient rares. Son dévouement, son entrain et surtout son air d'extrême jeunesse, uni à beaucoup d'énergie et de noblesse de caractère, le firent respecter de tous.

Bientôt on lui pardonna tout ce qu'on lui reprochait, et il fit ses meilleurs amis de ceux qui l'avaient raillé à son arrivée.

Blessé à Champenoux, il retrouva quelques mois après le régiment dans les tranchées au bois Le Prêtre; et dès lors, il devint pour tous les hommes le meilleur des camarades.

Mais, ce qui était surtout beau en lui, c'était cet entrain juvénile et cette noblesse de caractère.

Il avait gardé de son école, dont il n'était sorti que pour venir se battre, des principes d'honneur dont il faisait les bases de sa conduite. Il avait appris que, pour un officier français, le culte de l'honneur doit être le premier des soins, que la mort n'existait pas, et que le combat était la suprême fête à laquelle on ne devait aller qu'en grande tenue.

Aussi ne savait-il pas ce que c'était que de baisser la tête ou d'avoir peur. Il se serait fait tuer plutôt que de reculer d'une semelle ou d'être obligé de lever les mains. Quand sa section devait attaquer, il mettait son plus bel uniforme et allait à l'ennemi comme à une parade.

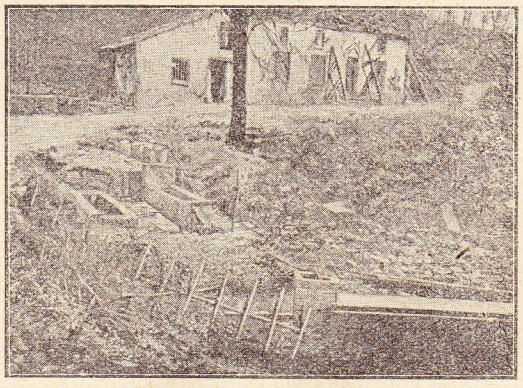
« Il n'y a qu'ainsi qu'un officier français doit affronter la mort », disait-il ; et il ajoutait :

« J'aime mieux être tué sous-lieutenant au bois Le Prêtre, que de mourir général à soixante-dix ans dans mon lit. »

Ses hommes lui passèrent vite ce qu'ils appelaient ses manies, qui n'étaient en réalité que des signes de grandeur d'âme, et leur respect pour lui devint presque du dévouement. Tout le monde l'aimait à cause de sa jovialité et de son entrain. Il était le camarade de tous, parce qu'il était le premier soldat de la compagnie.

Lui, pur, aimable, fraîchement sorti de sa famille, s'était fait des amis des hommes les plus rudes et les plus grossiers de mœurs, les plus différents de lui.

Il y avait dans sa section l'être le plus éloigné de lui par la vie et le caractère. C'était un colosse, une espèce de bandit hors la loi, nommé L..., mais le plus brave parmi les braves. Il se battait avec une joie farouche. Un jour, il monta sur le parapet de la tranchée et abattit



La fontaine et l'Ermitage du Père Hilaire.

Secteur du Mouchon. - Le général Le Bocq dans une tranchée à 20 mètres des boches.

les Boches qui arrivaient par un boyau, en faisant «han»... à chaque coup, comme un bûcheron qui coupe un arbre. Il avait la figure la plus extraordinaire qu'on pût imaginer, avec un faux sourcil tatoué pour remplacer celui qui avait été brûlé, de grands yeux terribles, et des balafres et des cicatrices par toute la figure. Avec cela, grand casseur de pattes de coq, comme il disait lui-même, habile colleteur de lièvres dans les chasses réservées, et surtout amateur de «pinard».

Lorsqu'il vit arriver le jeune sous-lieutenant, il commença d'abord par froncer son sourcil tatoué et à le regarder d'un mauvais œil. Il le trouvait trop jeune, et ne se cachait pas pour le lui faire sentir.

Le lieutenant eut-il conscience de l'impression qu'il produisait auprès de certains de ses hommes et voulut-il d'emblée l'effacer? On ne sait. Toujours est-il que le plus sombre et le plus terrible de ses adversaires, le fameux L..., devint brusquement son meilleur ami. Voici comment :

La compagnie se trouvait un jour logée en cantonnement d'alerte, à Maidières, près d'un marchand de vin; mauvais voisinage pour des hommes à peine descendus du bois Le Prêtre, restés sobres pendant plusieurs jours, et qui savaient qu'ils allaient remonter d'une minute à l'autre dans ce sinistre bois, d'où ils ne reviendraient peut-être pas. Il faisait de plus, ce soir-là, un froid extraordinaire, «un froid vraiment trop froid», comme disait un brancardier. Les hommes grelottaient dans leur grange, dont les murs résonnaient sous les fortes détonations qui éclataient dans le bois, à quelques centaines de mètres.

Pour des hommes manquant de tout, claquant des dents, sous leur maigre couverture, habitués à affronter journellement la mort, la barrière de la propriété est bien mince. On ne vole pas sur le front, on prend. Lorsqu'un soldat qui revient des tranchées, trempé et grelottant de froid, emploie pour se chauffer un morceau de bois, ce morceau de bois dût-il s'appeler une porte ou une armoire, il ne vole pas, il rétablit les inégalités introduites dans la société; il accomplit la parole du grand économiste : la propriété, c'est le vol. Du moins, c'était l'avis général.

Or, jamais la barrière de la propriété ne sembla plus mince aux hommes que ce soir-là. A la faveur de la nuit, L... se faufila dans la maison voisine, et en ramena plusieurs seaux de vin que les hommes ne se firent aucun scrupule de boire.

Le lendemain, le vol fut connu. L'auteur allait-il être puni ? Le sous-lieutenant intervint, fronça le sourcil.

« L..., dit-il simplement, et avec énergie, je devrais vous punir. Mais la compagnie perdrait en vous un brave. La France a besoin de tous ses enfants. Allez; je prends tout sur moi. Silence ! Mais, là-haut, dit-il en lui montrant la lisière du bois Le Prêtre, à nous deux!»

Depuis, il y eut, entre le jeune sous-lieutenant et le soldat, une camaraderie qui ne fit que grandir.

Pendant des semaines ils combattirent ensemble, avec un entrain que rien ne désarmait, toujours l'un à côté de l'autre, symbole admirable du pays levé tout entier pour sa défense.

Un jour, les deux amis causaient gaîment dans la tranchée.

Dites donc, mon lieutenant, lui dit le grand L..., si vous n'êtes pas trop fier, après la guerre, quand on sera dans le «civelot», je vous emmènerai chasser chez le comte de X... Naturellement, on n'invitera pas les gardes... mais, voilà, j'suis pas de la « haute», moi; vous ne voudrez peut-être pas accepter mon invitation. »

Un autre jour, il avait été envoyé avec quelques hommes pour défendre un boyau à la corne du Quart-en-Réserve. Après être resté vingt-quatre heures sous une pluie de grenades et de crapouillots, on vint le relever. Alors, il passa le revers de sa manche sur son front.

« Qu'est-ce qu'on vient de déguster comme tisane, dit-il dans son langage aviné. Mon lieutenant, vous n'avez pas une goutte de gniole ?»

Le sous-lieutenant lui tendit sa gourde.

Et il n'y avait rien de plus charmant, de plus comique, et de plus touchant à voir que cette amitié entre ces deux hommes venus des deux pôles de la société, entre ce bandit repris de justice, et ce jeune officier aussi distingué d'esprit que de manières, et qui reposent maintenant tous deux dans quelque coin du bois Le Prêtre, héros obscurs, unis à jamais dans la mort.

Le soldat fut tué le premier.

Quelques jours après, le lieutenant, ayant reçu l'ordre d'attaquer une tranchée partit à la tête de la première vague d'assaut avec son entrain juvénile habituel.

Il s'était rasé de frais dès le matin, et avait revêtu son plus bel uniforme. Lorsqu'il s'approcha de la tranchée allemande, sa section s'enchevêtra dans les réseaux de fils de fer et fut presque complètement anéantie.

Quelques jours après, on retrouva le corps du jeune sous-lieutenant.

Il était étendu sur le dos, le cœur traversé par une balle. Son visage était toujours noble et beau. Même il avait conservé au delà de la mort cet air de riante jeunesse sous lequel ses hommes l'avaient connu depuis le matin d'août où il avait rejoint le régiment, jusqu'au moment où il s'était élancé à l'assaut, en entraînant ses hommes, et avait ainsi réalisé le rêve de toute sa vie: être tué d'une balle en plein cœur, face à l'ennemi.

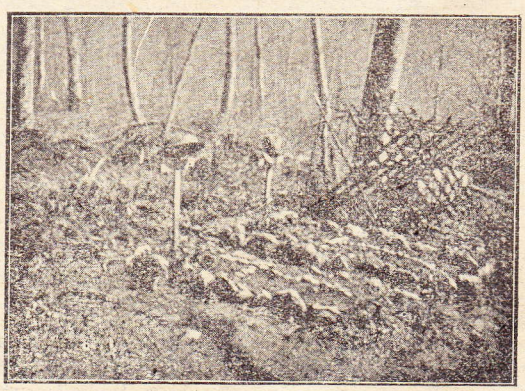
Et sur sa tombe on eût pu graver ce que disait de lui son ami, le grand L..., simple hommage d'un de ses hommes :

« Il cavalait en rigolant au milieu des balles. »

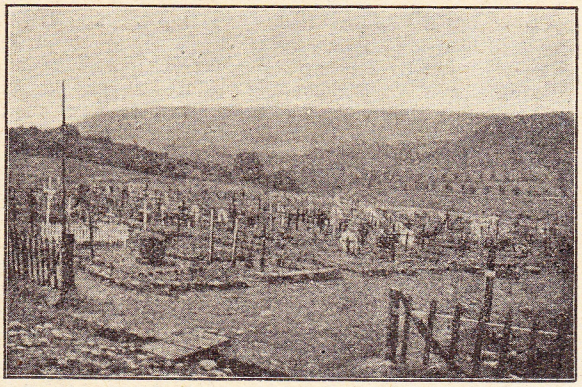
Ceux-là étaient éclatants dans leur héroïsme. D'autres furent plus calmes, mais non moins magnifiques.

C'était un peti vigneron des côtés de Champagne très jeune, avec une barbiche en pointe. Il parlait peu. Il vivait tout intérieurement. Quand il n'était pas de corvée ou de garde, on le voyait assis au fond du gourbi, écrivant sur ses genoux à la lumière vacillante d'une bougie : « Ma chère femme...»; il était marié, et avait dit un jour qu'il attendait une lettre lui annonçant la naissance d'un enfant.

Lorsque sa lettre qu'il écrivait chaque jour était achevée, il sortait, et prenait sa garde. Souvent même il restait aux créneaux plus longtemps qu'il ne l'aurait dû. On ne l'entendit jamais se plaindre. Quand il creu-



Tombes. Français et Américains au bois Le Prêtre.



Cimitière au bois Le Prêtre.

sait des boyaux, il travaillait lentement, mais semblait ne jamais vouloir s'arrêter. Lorsque le sergent entrait dans la cagna et demandait : « Des hommes de patrouille pour ce soir», il était toujours le premier à se présenter.

« Mais non, Legras, reste donc, tu sais bien qu'on n'emmène jamais les hommes mariés en patrouille. C'est bon pour les jeunes.

— Alors, sergent, c'est pas parce qu'on a des gosses qu'on n'est pas aussi bon que les autres à aller voir les Boches. Où est mon arbalète ? J'y vais.»

Il semblait ne pas savoir ce que c'était que la peur. Il faisait son devoir simplement, aussi simplement qu'il écrivait à sa femme.

Un jour, les patrouilleurs furent attaqués, et regagnèrent précipitamment les lignes. Lui, ne songea même pas à s'émouvoir. Il revint après les autres, aussi calme que s'il se promenait dans ses vignes au flanc des côteaux ensoleillés de Champagne. Les sentinelles, ne sachant pas qu'il n'était pas rentré, virent une silhouette noire qui s'avançait lentement, et firent feu sur elle; lui, éclata de rire et rentra les mains dans les poches.

Même dans les grandes fusillades, lorsque la section était un peu désorganisée, que les chefs couraient d'un bout à l'autre de la tranchée en criant, que les crapouillots et les grenades tombaient comme grêle, il ne bronchait pas. Il restait à son créneau, et, avec le plus grand calme, relisait une lettre de sa femme.

« Eh bien, Legras, et ton gosse, il est arrivé ?»

Sa figure s'éclaira.

« Oui, dit-il, et puis encore c'est un beau mâle. »

Le soir, la section attaqua. Il partit en courant, sauta dans la tranchée bouleversée, et fit le coup de feu avec son impassibilité habituelle. Tout à coup il tomba, et dans d'affreuses contorsions.

« Sergent, dit-il lamentablement, j'ai une balle dans le ventre. De l'eau...., à boire.. Oh ! aïe, à boire....

— Tiens, bois un peu de gniole.

— Non, de l'eau; oh ! j'ai mal...»

Il se coucha dans le fond de la tranchée, se tordit encore quelques secondes, puis, sa tête retombant en arrière, il mourut en prononçant un nom qui expira sur ses lèvres déjà pâles....

De toutes les sections de mitrailleuses du régiment, celle que commandait le lieutenant R.. était la meilleure. Pour la promptitude dans le déplacement, pour l'exactitude dans la manœuvre, il n'y avait que la sienne.

Grand, avec une barbe extrêmement noire, il avait de petits yeux vifs cachés sous d'épais sourcils également noirs. Ancien adjudant passé officier depuis la guerre, il avait conservé le parler rude et sévère des sous-officiers de l'active. Il faisait manœuvrer ses mitrailleurs comme dans la cour de la caserne. Mais ses hommes ne lui en voulaient pas. Ils savaient que s'il était sévère pour eux, il l'était encore plus pour lui-même, et que, pour le courage, il n'y en avait pas deux comme lui. Aussi avaient-ils en lui une confiance illimitée, et lui obéissaient-ils à la lettre. Il était juste, quoique dur. En dehors des ordres qu'il donnait très brefs, il parlait peu, riait encore moins.

Sans cesse sa pipe à la bouche, il circulait de son pas toujours lent, appuyé sur une grosse canne, ne pensant même pas à baisser la tête et à se courber quand il passait dans ces boyaux découverts.

Ses mitrailleurs le connaissaient bien; aussi avaient-ils pour lui du respect, bien qu'il fût sévère plus qu'aucun autre chef. Il ne faisait point étalage de son courage, qui était fait uniquement de calme et de parfaite maîtrise de soi-même. Il devait même l'ignorer. Il savait seulement que, pour pouvoir commander à des hommes, il fallait leur imposer la crainte et la confiance, et conserver toujours un sang-froid imperturbable.

Même dans les moments les plus critiques, même dans les positions les plus dangereuses, ses hommes n'auraient jamais eu l'idée de bouger ou d'avoir peur, parce qu'ils voyaient leur chef avec son impassibilité déconcertante, la pipe toujours à la bouche, en train de frapper le bout de sa chaussure avec sa grosse canne.

Ses supérieurs le connaissaient aussi et l'appréciaient. Quand il fallait donner un coup quelque part, ou garder une position délicate, c'était toujours à sa section qu'on avait recours. En était-il plus fier ? Nul n'aurait pu le dire. Ses petits yeux n'avaient pas perdu leur vivacité; son visage était aussi froid.

Le dernier soir du mois de mars 1915, une compagnie du régiment devait attaquer et s'emparer d'un petit poste sur la route de l'auberge Saint-Pierre à Régniéville, à quelque cent mètres à gauche du bois Le Prêtre. Le lieutenant R... avait reçu l'ordre de soutenir l'attaque avec une mitrailleuse.

Aussitôt que le petit poste fut enlevé, il accourut avec ses mitrailleurs, sauta dans la tranchée allemande bouleversée, et, sous les balles qui sifflaient, il établit sa pièce avec le même calme et le même sang-froid que s'il eût été à l'exercice.

La pipe à la bouche, le corps à moitié découvert, appuyé sur sa canne, il commandait doucement mais d'un ton bref.

« Abaissez les genoux... Enfoncez bien la bêche... Les chargeurs, vite en place. »

— Pièce prête, mon lieutenant.

— Tambour 0. Cadence 3. A 300 mètres, feu ! »

Rrrrrran. Et la mitrailleuse crépita avec un petit bruit sec.

« Cessez le feu ! Vous tirerez une bande toutes les cinq minutes. »

Les chargeurs, à gauche de leur pièce, arrangeaient leurs caisses, et passaient les bandes, pendant que le tireur pointeur, le doigt sur la détente, le corps un peu renversé en arrière, l'œil au cran de mire, faisait de temps en temps partir une bande de cartouches.

Et le lieutenant, toujours debout, perçant la nuit de

son œil vif, commandait impassiblement, sans se soucier des balles qui bourdonnaient à ses oreilles.

Tout à coup, la fusillade ennemie redoubla et des cris partirent des tranchées ennemies.

« Feu ! » dit-il simplement, sans ôter sa pipe de sa bouche; et se baissant, il prit un étui vide à ses pieds et fit tourner d'un cran le régulateur d'échappement.

La mitrailleuse crépita plus vite.

Aussitôt les cris cessèrent et la fusillade ennemie s'arrêta. La contre-attaque avait échoué.

L'officier reprit :

« Un chargeur, allez chercher deux caisses. Les autres, attention ! »

Et prenant sa pipe éteinte, il la vida, en la heurtant à petits coups sur le canon de la mitrailleuse.

Il mourut aussi calmement qu'il avait vécu.

Un jour dans une tranchée du bois Le Prêtre il avait établi sa pièce.

Brusquement éclata une fusillade de la tranchée ennemie. Lui, comme il avait coutume de le faire, avec cette insouciance habituelle du danger, leva la tête pardessus les créneaux.

Une balle lui fracassa la figure. Il tomba.

La compagnie de mitrailleuses perdait son meilleur chef de section. Pour rassurer les hommes dans un moment critique pour conserver et défendre une position, il n'avait pas son pareil.

D'autres furent peut-être plus magnifiques, plus éclatants dans leur héroïsme. Aucun ne fut plus calme, plus impassible.

« Brancardiers... Brancardiers... »

Héros sans gloire ! dont les noms ne seront jamais connus, plus vrais et plus magnifiques que beaucoup, parce que votre besogne était plus ingrate, parce que vous deviez affronter les plus grands dangers sans pouvoir vous défendre, parce que vous pouviez recevoir une balle de votre ennemi sans avoir la satisfaction de la lui rendre; brancardiers, héros obscurs, dont personne ne connaîtra jamais le dévouement, avec votre musette à pansements pendue au côté, portant à deux votre brancard plié sur l'épaule, comme vous étiez simples, comme vous étiez beaux !

« Brancardiers... brancardiers... »

Besogne ingrate, d'autant plus ingrate qu'elle n'était pas directement commandée ; devoir impérieux et pourtant pas exigé, dont il eût été difficile de tracer les limites, votre tâche fut rude, brancardiers.

Pour vous, il pouvait ne pas y avoir de repos; jamais vous ne pouviez vous dire : « Maintenant, mon devoir est fini», car à côté du blessé que vous veniez d'emporter, il y en avait encore un autre qui vous appelait. Il fallait le prendre, lui aussi, le porter jusqu'au poste de secours, au Gros-Chêne, dans le ravin des Cuisines ou à Montauville, à travers les boyaux pleins d'eau, de boue, encombrés par des branches, des réseaux de fils de fer ou des cadavres; puis, à peine arrivés, vous deviez remonter, quelquefois sous un bombardement intense, vous débrouiller dans le dédale de boyaux bouleversés; reprendre un malheureux et redescendre encore.

Parfois, sous une fusillade intense, vous deviez aller ramasser les blessés qui gémissaient entre les deux lignes. Personne ne vous l'ordonnait; non, sauf la voix de l'humanité qui parlait en vous. Vous saviez que vous vous feriez tuer, vous saviez qu'après avoir relevé votre blessé, vous seriez frappé par une balle ennemie. Oui, vous saviez tout cela, et pourtant, vous partiez en rampant, traînant votre brancard, et vous ne reveniez jamais...

L'homme aime à être commandé; il fait les choses qu'on lui ordonne de faire, et n'accomplit pas celles pour lesquelles il n'a pas reçu d'ordres.

Vous, personne ne vous donnait d'ordres, vous ne répondiez à aucun appel, qu'à celui des blessés qui vous criaient d'une voix déchirante :

« Brancardiers... brancardiers... »

Et toujours la même plainte se faisait entendre, impérieuse, et toujours vous deviez partir, et chercher en rampant le malheureux qui, le corps meurtri, vous appelait comme un enfant...

Parfois, sur le brancard que vous portiez avec peine dans les tournants brusques des boyaux en vous déchirant les mains aux fils de fer ou aux pierres de l'étroit couloir, quelque blessé, pauvre loque humaine, dont le sang qui coulait formait de gros caillots noirs sur la toile brune, agonisait lentement, contractait sa figure jaunie, puis mourait dans un râle. Alors vous empoigniez ce corps dont la vie s'était définitivement retirée, et dont il ne valait plus la peine de s'occuper, et vous le jetiez par-dessus le boyau, pour rechercher un autre blessé, peut-être un ennemi dont le sang se mêlait sur le brancard à celui du soldat français précédemment porté...

« Brancardiers... Brancardiers... A boire. »

Ceux qui l'approchaient pour la première fois l'eussent pris pour un malade, tant il était pâle et maigre de visage.

Lorsqu'on le voyait à l'ouvrage, on avait de lui une impression de calme héroïque qui était la vraie.

De tempérament plutôt maladif quoique n'ayant jamais songé à se faire évacuer, plus qu'un autre, sa place aurait dû être dans quelque bureau de l'arrière. Mais il avait une si simple idée du devoir, que jamais il n'avait pensé qu'il pût être ailleurs. On l'avait placé là, il y restait, et il y resta jusqu'à sa mort.

Sans se plaindre jamais, sans jamais demander le plus petit soulagement à sa tâche, il était toujours le premier lorsque l'on réclamait des volontaires pour aller chercher les blessés; toujours il se présentait, avec sa figure maigre et pâle, d'une pâleur maladive, en vous regardant avec de grands yeux enfoncés dans leurs orbites. Sa voix était calme et douce; jamais il ne prononçait une parole plus haute que l'autre.

On l'avait nommé brancardier; mais, même à cette tâche, il considérait qu'il ne faisait pas suffisamment son devoir. Il aurait voulu tenir un fusil. On le vit un jour, après une attaque, enlever son brassard et partir seul à l'ennemi avec un fusil et des cartouches.

« Puisque les copains se font tuer, disait-il, moi aussi, je dois me faire casser la figure. »

Mais les balles ne voulaient pas encore de lui.

Savait-il seulement qu'il y aurait une balle pour lui ? Avait-il seulement conscience de ce que c'était que la mort ? Il eût été permis d'en douter.

Lorsque le régiment arriva au bois Le Prêtre, les Allemands avaient établi devant leurs lignes une haie artificielle, destinée à leur permettre de travailler sans être vus, et à creuser leur dédale de boyaux et leurs profondes sapes qui rendirent la conquête du bois si longue et si pénible.

Le capitaine donna ordre à une escouade d'aller reconnaître le terrain derrière la haie. Lorsque l'escouade se fut approchée, elle fut prise en enfilade par des mitrailleuses cachées, et presque complètement anéantie.

Le soir, un adjudant ordonna d'aller voir s'il y avait des blessés.

G... fut le premier à se présenter, avec sa même figure pâle d'un calme impassible. Il rampa au milieu des brouissailles, et parvint jusqu'à ses camarades qu'il trouva tous morts.

De retour dans la tranchée, il rendit compte à son chef qu'il n'y avait pas de blessés. Celui-ci, méfiant, fit mine de douter de sa parole, et l'accusa de n'avoir pas été jusqu'à la haie.

G... le regarda un instant avec ses grands yeux calmes — peut-être même fut-il plus pâle qu'à l'ordinaire — et ne dit rien.

Mais à la tombée de la nuit, il enjamba la tranchée, partit en rampant vers la haie, s'approcha de ses camarades morts et, à quelques mètres à peine de l'ennemi, leur enleva à chacun sa baïonnette et revint les déposer aux pieds de l'adjudant. Puis, comme la vue des cadavres de leurs camarades, qu'ils apercevaient chaque fois qu'ils regardaient aux créneaux, attristait les hommes, la nuit suivante, le brancardier partit seul, et ramena l'un après l'autre les dix cadavres, qu'il avait été ramasser sous les yeux de l'ennemi.

Pendant des mois, il fit ainsi son métier de brancardier, avec une rare abnégation, ne demandant jamais à se reposer; de jour, de nuit, dans l'eau des boyaux jusqu'aux genoux, il marchait toujours; et lorsque les blessés de sa compagnie avaient été ramassés, ne songeant même pas qu'il pût se reposer, il allait relever les blessés d'une compagnie voisine.

En plein jour, il partait à découvert, traversait des endroits balayés par les balles, avec la même figure calme et froide, puis revenait avec un cadavre sur ses épaules.

C'était lui, toujours lui que l'on voyait partout, avec un sale cache-nez rouge enroulé autour du cou, son képi boueux enfoncé jusqu'aux oreilles.

Un jour, après une attaque, il savait que le corps d'un lieutenant était resté près des lignes ennemies. Il partit comme il était parti cent fois, seul. Ses camarades l'attendirent longtemps, croyant toujours le voir revenir avec un blessé ou un mort sur son dos.

On ne le revit jamais.

Longtemps après on apprit de prisonniers allemands qu'il avait été tué par une sentinelle au moment où il relevait un blessé...

S'il put s'en rendre compte, il dut sûrement être heureux. Sa figure ne dut pas changer; elle dut rester pâle, de sa pâleur maladive, et impassible jusqu'à la mort qu'il dut voir venir avec les mêmes grands yeux calmes et un peu tristes avec lesquels il avait toujours regardé la vie.

Il était pâle et maladif....

« Brancardiers... Brancardiers...

Besogne ingrate, à l'accomplissement de laquelle vous receviez plus de reproches que d'éloges ! Réprimandés non seulement par vos chefs qui trouvaient que vous n'étiez jamais là, vous étiez encore en proie aux plaintes impérieuses des blessés, qui se plaignaient que vous n'alliez pas assez vite, que vous preniez plaisir à marcher lentement, et qui demandaient, d'une voix mourante, de l'eau que vous ne pouviez pas leur donner.

Jamais un blessé ne vous a remerciés; jamais, dans sa plainte douloureuse, il n'eut une parole de reconnaissance pour vous qui accomplissiez la tâche la plus rude, la plus tragique pour arracher à la mort le malheureux déchiré par les balles ou par les obus.

« Brancardiers... Brancardiers... »